

GIRARD, Denise, *Mariage et classes sociales. Les Montréalais francophones entre les deux Guerres* (Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, coll. «Culture et Société», 2000), 203 p.

Josette Brun

Volume 55, numéro 3, hiver 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/010421ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/010421ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brun, J. (2002). Compte rendu de [GIRARD, Denise, *Mariage et classes sociales. Les Montréalais francophones entre les deux Guerres* (Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, coll. «Culture et Société», 2000), 203 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 55(3), 440–443. <https://doi.org/10.7202/010421ar>

grand intérêt non seulement pour les historiens, mais aussi pour les criminologues, les travailleurs sociaux et tous les intervenants dans le domaine de l'enfance en difficulté.

MARIE-AIMÉE CLICHE
Département d'histoire
Université du Québec à Montréal

GIRARD, Denise, *Mariage et classes sociales. Les Montréalais francophones entre les deux Guerres* (Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, coll. « Culture et Société », 2000), 203 p.

L'ethnologue Denise Girard nous propose une étude intéressante du mariage et des classes sociales chez les francophones de Montréal entre 1925 et 1940. L'étude s'inscrit dans un projet de recherche plus vaste sur les dynamiques culturelles interrégionales au Québec mené par l'Institut interuniversitaire de recherches sur les populations. Ce livre, tiré de la thèse de doctorat de l'auteure, vise essentiellement un public spécialisé, mais se lit presque comme un roman. La description des rituels du mariage, très vivante et agrémentée de photos, intéressera sûrement des lecteurs de divers milieux.

L'auteure dresse un tableau complet et approfondi des rituels du mariage pour en faire ressortir les différences de classes afin d'apporter un éclairage inédit sur une population urbaine à un moment charnière de son évolution. Elle précise d'abord qu'à Montréal, les « perturbations économiques et sociales des décennies 1920 et 1930 ont accentué la transformation en profondeur des pratiques culturelles urbaines qui devenaient, malgré la Crise des années 1930, de plus en plus reliées aux circuits du commerce et de la consommation ». Les pratiques entourant le mariage, grand rite de passage marquant le cycle de vie, ont été choisies comme repères culturels révélant la structure sociale de cette métropole financière, commerciale et industrielle du Québec et du Canada.

La chercheuse a réalisé une enquête orale auprès de 36 couples de francophones d'ascendance canadienne-française — groupe qui constitue la majorité de la population de Montréal — et de toutes les classes sociales. Si les milieux bourgeois et les classes moyenne et ouvrière sont également représentés, les femmes, âgées d'environ 80 ans en moyenne, constituent cependant la majorité du corpus, huit femmes et quatre couples ayant été interrogés. Cette sous-représentation masculine n'est pas expliquée dans le texte, ce qui aurait été de mise afin d'établir plus clairement les limites

posées à l'analyse. L'auteure, dont la démarche se situe au croisement de l'histoire, de l'ethnologie et de la sociologie, adopte par ailleurs une approche essentiellement descriptive pour l'analyse des classes sociales, ce qui lui permet d'observer l'homogénéité des pratiques culturelles bourgeoises, la variabilité des rituels ouvriers et la situation mitoyenne d'une classe moyenne plus hétérogène.

La première partie du livre aborde de façon chronologique et descriptive les étapes qui marquent les rituels du mariage, soit la formation du couple, la célébration du mariage et les premiers pas de la vie à deux. La dernière section de chaque chapitre met en relief les différences observées entre les classes sociales. En seconde partie, elle analyse la différenciation sociale de façon transversale par l'étude de certains thèmes : le respect des règles ; le rapport entre l'individu et la famille, les jeunes et les aînés, les femmes et les hommes, le privé et le public ; et les valeurs privilégiées. Cette démarche, qui permet d'analyser avec plus de profondeur les pratiques culturelles entourant le mariage, entraîne inévitablement des répétitions, ajoutant une certaine lourdeur à l'analyse, par ailleurs très pertinente.

Le premier chapitre traite de la rencontre initiale, des fréquentations et des fiançailles. Le fascinant rituel des débuts, par lequel les jeunes filles de la bourgeoisie font leur entrée dans le monde, ressort parmi les traits spécifiques soulignés par l'auteure. Bals et réceptions permettent à la « débutante » de se faire connaître tout en se familiarisant avec les règles qui ont cours dans son milieu social. Par un « beau mariage », elle réussit à perpétuer son mode de vie, participant du même coup au maintien de la hiérarchie sociale. Dans la classe ouvrière, l'entrée dans la vie adulte se fait quand les femmes et les hommes quittent l'école et commencent à travailler, tandis que les femmes de la classe moyenne demeurent plus souvent à la maison en attendant le bon parti. Si l'âge, le lieu de rencontre et les critères de sélection varient d'une classe à l'autre, les rites de fréquentations sont assez uniformes dans leur déroulement. L'intériorisation des interdits, la peur de devenir enceinte et l'ignorance en matière sexuelle, communes à toutes les catégories sociales, expliquent en bonne partie l'absence généralisée de chaperons... et de rapports sexuels. La grande demande et la bague de fiançailles sont également répandues dans toutes les catégories sociales.

Une diversité de gestes, de sens et d'intensité se révèle lors de la préparation et de la célébration du mariage. L'écart d'âge entre époux, par exemple, est davantage marqué chez les classes moyennes et bourgeoises que chez les ouvriers, où il arrive plus souvent que les femmes soient du

même âge ou plus âgées que leur mari. Le respect des conventions est plus rigoureux à mesure qu'on monte dans l'échelle sociale. À la sortie de l'église, l'exubérance des ouvriers tranche avec le décorum valorisé par les bourgeois. Photos de groupe, voitures décorées, klaxons et cortège bruyant dans le voisinage... La population du quartier ou de la paroisse est, de façon directe et immédiate, prise à témoin lors des mariages des classes populaires. Cette forme d'expression ostentatoire est méprisée par les bourgeois, qui se contentent de publiciser l'événement dans le carnet mondain.

Le voyage de noces est une coutume bien implantée dans toutes les classes sociales. La destination est un signe de distinction sociale puisque les couples bourgeois se rendent généralement aux États-Unis, comme le font quelques couples de la classe moyenne; les autres choisissent plutôt le Québec comme destination. Les premiers gestes d'amour se font de façon générale dans l'appréhension et avec timidité, même si les bourgeois consomment généralement le mariage dès la nuit de noces, tandis que les ouvriers attendent normalement d'être de retour de voyage. Pour tous, le voyage et la nuit de noces marquent définitivement le passage du couple de jeunes mariés à une nouvelle situation sociale.

Si des différences entre les classes sociales ressortent dans les jeux d'interaction entre les individus et leur famille, les rapports hommes-femmes s'exercent à peu près partout de la même façon. Les hommes prennent l'initiative en manifestant leur intérêt, en courtisant les jeunes femmes à leur domicile, en leur offrant des cadeaux, en leur faisant des avances et en leur demandant leur main. Mais dès que la décision de se marier est prise, les jeunes filles et leur mère prennent la relève, jouant un rôle décisionnel jusqu'au jour du mariage. Les rôles que devront jouer chacun des futurs époux sont établis publiquement dès le rituel d'enterrement de vie de célibataire. Les organisateurs, les invités, le lieu, le type de divertissement et les cadeaux offerts lors des «*showers*» organisés pour les jeunes femmes ou des enterrements de vie de garçon définissent l'univers féminin comme un univers intérieur et privé et l'univers masculin comme un univers extérieur et public.

L'étude de Denise Girard met bien en évidence la nature des rituels entourant le mariage à Montréal pendant les années 1920 et 1930 et les différences observées entre les classes sociales. Les liens entre ces pratiques culturelles et le contexte socio-économique, parfois esquissés, auraient cependant mérité plus d'attention, notamment en intégrant à l'analyse les connaissances en histoire des femmes et de la famille au xx^e siècle. Il au-

rait également fallu comparer les cultures urbaines et rurales du Québec, ces dernières ayant déjà fait l'objet de plusieurs études sur le mariage, afin de mieux cerner l'originalité de la ville de Montréal. L'ouvrage demeure cependant fort instructif et fournit une base de comparaison intéressante pour d'autres analyses sur le sujet.

JOSETTE BRUN
Département d'histoire
Université de Toronto

HARDY, René, *Contrôle social et mutation de la culture religieuse au Québec* (Montréal, Boréal, 1999), 284 p.

Il est bien connu que le Québec du XIX^e siècle a vécu, en matière de piété et de pratique religieuse, ce qu'on qualifie souvent de « révolution », alors que le mouvement ultramontain suscita la dévotion à la Vierge Marie et au Sacré Cœur de Jésus, à l'Eucharistie et encouragea les sacrements. Dans ce fort intéressant ouvrage, René Hardy soutient que le mot de « révolution » est peut-être exagéré, car la « transformation rapide » de la pratique religieuse s'étendit sur plusieurs décennies. *Contrôle social et mutation* s'attache aux pratiques obligatoires ainsi qu'aux relations et stratégies sociales conçues pour les imposer et pour en ajouter de nouvelles. Selon l'auteur, le contrôle social exercé par le moyen de missions, de sermons, d'enseignement du catéchisme à l'école, d'associations pieuses et de confréries de laïcs, permit la transformation de la culture religieuse et, par conséquent, une soumission croissante de la population aux enseignements de l'Église.

Le livre se divise en cinq chapitres dont chacun pourrait être un article indépendant. Le premier touche au prosélytisme protestant qui s'exerça au Québec du XIX^e siècle et couvre la période qui va de l'époque des « Suisses » à celle de la French Canadian Missionary Society et de la Société de la Grande Ligne. Le chapitre 2 traite du renouveau religieux dans la paroisse Notre-Dame de Québec de 1830 à 1870, cependant que le troisième s'attache aux réveils religieux des années 1840 et 1850 dans les diocèses de Montréal et de Trois-Rivières, ainsi qu'à la montée de la fréquentation religieuse qui s'ensuivit jusqu'aux années 1930. Le chapitre 4 évoque le recours aux tribunaux pour faire exécuter les obligations religieuses dans le diocèse des Trois-Rivières, notamment la perception de la dîme, et le recours des prêtres et des fabriques au greffier de la paix. Les recours judiciaires entre clergé et fidèles furent si nombreux au XIX^e siècle